

Le lait

Avec le pain que nous prenions chaque jour, la commission par excellence, c'était celle du lait.

Les deux bidons fraîchement rincés nous attendaient sur l'évier où ils finissaient de s'égoutter. Ma grand-mère leur passait un vigoureux coup de torchon, réajustait leurs couvercles et nous les tendait avec des recommandations qui pour être données comme spécifiques à cette course, étaient semblables à celles qu'exigeaient toutes les autres. Nous prenions donc l'air d'écouter ces exhortations pour

la première fois et nous filions dare-dare.

Sitôt dehors, pour confirmer l'importance de notre mission et la grandeur de notre plaisir, nous signalions notre passage en faisant tournoyer et en entrechoquant nos gamelles à bout de bras, mais sans les cabosser, surtout.

Il n'était donc guère besoin de frapper à la cuisine de la fermière, qui nous avait entendus venir. D'ailleurs nous nous arrangions pour arriver à l'heure de la traite afin de la trouver à son étable.

Là, rien ne pressait plus. Attentifs, silencieux, nous avançons dans la pénombre comme on entre à l'église en reniflant avec extase l'encens des pailles et des bouses. Guidés par la seule musique du lait qui giclait dans le seau, nous progressions de bête en bête, et cherchions la fermière entre ses animaux en prenant garde où nous mettions les pieds. N'était-il pas d'allure plus religieuse, d'attitude plus imprégnée de componction ?

Nous la trouvions enfin, assise sur un petit trépied, presque à genoux, la joue col-

lée au ventre d'une vache dont elle avait pris soin d'attacher la queue. Nous nous approchions et par-dessus sa blouse nous venions contempler le miracle qui sortait de ses mains, le lait jaillissant et chanteur, sa petite lumière pure et dansante plus lumineuse encore d'être reçue au tabernacle sombre des litières. Là s'écoulait un autre temps, un temps d'étrange fascination où sous le rythme vif et calme, ferme et caressant de ces doigts au travail venait et grossissait une lumière chaque fois plus gonflée d'un nouveau trait moussu et brièvement jaseur. On pensait nourriture et breuvage pour nouveau-nés, mais en fait on voyait de la vraie nourriture naissante, un vrai breuvage natif, une matière neuve, immaculée et bien vivante.

Quand le seau était plein, la fermière l'emportait dans une petite pièce blanchie, saturée jusqu'à l'écœurement par l'odeur aigre du petit-lait. C'était une sorte de sacristie de l'étable où, enfants de chœur non encore initiés, nous étions les servants de ses gestes

mal compris. Là, elle transvasait son seau dans un gros bidon au travers d'un chinois de métal. Nous y suivions le flottement de l'écume brillante et la lutte perdue de ces mondes fragiles qu'inventaient un instant les conglomérats merveilleux de cette peau du lait dont la seule vue nous faisait frissonner et que nous mourions d'envie d'égratigner du doigt.

C'est ce moment-là de nos rêveries que choisissait la fermière pour nous réclamer nos gamelles. Elle les remplissait à l'aide d'une haute mesure cylindrique qu'elle versait avec une élégance que forçait la longueur du manche. Nous ne manquions jamais alors de la supplier de nous laisser goûter ce lait. Mais, comme à la messe, où, en dépit de la ferveur de notre foi, nous étions trop jeunes pour accéder à la communion, jamais elle ne nous en donnait.

Elle répétait, et c'était une parole que nous recevions tel un dernier mystère : « Non, non, avant, il faut le faire bouillir. »

Le panier à salade

Hormis les plats et les cocottes qu'on mettait à refroidir sur le rebord de la fenêtre, et quelques bassines trop chargées qu'on allait parfois vider sur l'herbe par crainte de boucher le siphon, aucun ustensile ne sortait de la cuisine. Et même cassé (à moins de l'être tout à fait), ébréché ou tordu, il gagnait les divers purgatoires du « ça peut toujours servir » sans jamais encourir d'éviction définitive.

Tous y avaient donc leur place, et, quelle que soit leur fonction, quand ils quittaient un placard ou un mur pour gagner la table où ils étaient utiles, ils faisaient obligatoirement un

passage par l'évier avant de rejoindre leur étagère ou leur crochet. Ainsi à cette ronde forcée, à laquelle participait également toute la vaisselle, nul n'échappait. Nul? Sauf une espèce de sphère de fil de fer munie d'une poignée, et privée de tout autre agrément, qu'on appelait, bien qu'elle n'en contînt que très épisodiquement et jamais pour très longtemps, le panier à salade.

L'objet n'avait en soi rien de très remarquable. Il n'était ni démontable, ni transformable. N'avait ni mécanisme, ni ressort, ni fermeture, ni quoi que ce soit qui puisse retenir notre attention ou donner de la matière à nos rêveries. Rien, hormis justement cette particularité qu'à mi-chemin entre l'intérieur et l'extérieur, il restait suspendu au tableau de la fenêtre et n'était manipulé qu'en plein air et avec des gestes immenses sans aucun rapport avec le poids ou l'importance de l'appareil.

L'ambiguïté de son statut (nous n'aurions su dire s'il s'agissait d'un ustensile de cui-

sine ou d'un outil de jardin, et classer les choses nous semblait alors capital) dénonçait aussi celle de sa nature, que renforçait encore son nom, puisque c'était bien le seul panier qui ne servît à rien contenir ni à rien transporter.

Panier donc, mais panier sans contenu et sans destination. On le remplissait quelquefois pour le vider aussitôt, un peu comme si ce ventre de ferraille à l'ouverture trop étroite n'avait pu admettre plus longtemps quelque corps étranger. Deux ou trois poignées de feuilles dégoulinantes lui étaient enfournées dans la gueule et aussitôt il était secoué à toute volée comme une cloche muette. Aurait-on voulu lui faire rendre ce qu'on venait de lui donner sans ménagement, et qu'il avait avalé avec tant de réticences, qu'on ne s'y serait pas pris autrement. Mais de salade, il n'en perdait jamais.

On le balançait, on le rebalançait. Le geste était beau, large, cadencé. Il prenait toute la

mesure du corps. En avant, en arrière. Les pieds se plaçaient au garde-à-vous, le buste restait raide, le bras montait jusqu'à l'horizontale. Quand le poignet atteignait son point le plus bas, il imprimait à l'anse un imperceptible mouvement de fouet. Et le panier déchargeait sa pluie sur l'aire de ciment en traçant un faisceau double et rectiligne qu'il projetait au loin. Une fine odeur de poussière mouillée s'épanouissait dans l'air. Puis les gouttes s'espaciaient, leur sifflement s'arrêtait. La blouse ou la jupe cessait de battre les mollets. Le bras retombait sur le flanc. Les talons pivotaient. Le panier était emporté vers le torchon propre qu'on avait déplié sur la table. Une main le raccrochait à son clou.

Déjà, sans bruit, sur le ciment, toute trace s'effaçait. Dans les narines, l'odeur de l'eau subsistait plus longtemps.